ELISE CARE *Le Mag'*

CONFLITS
Revue de Géopolitique

LA GUERRE AU XXIe SIÈCLE

Décrypter les conflits d'aujourd'hui

Actualités de l'ONG

Elisecare en Ukraine
Light and Hope, notre gala Arménien à destination des enfants

Entretien

JB Noé, Rédacteur en chef de la revue *Conflits* :
« La guerre ne change pas de nature, seulement de visage »

Géopolitique

Daniel Dory: Affronter le terrorisme
Olivier Chantriaux: La puissance sans la guerre, la guerre sans la puissance
Guy-Alexandre Leroux: Le piège de Thucydide existe-t-il ?

N°6 Juin 2026

SOMMAIRE

3 *L'édito*
Elise Boghossian : Penser la guerre pour protéger la vie

4 *Actualités d'Elisecare*
L'équipe Elisecare en visite en Ukraine
Light and Hope, notre gala arménien

6 *Vos dons en action*

7 *Le billet d'humeur*
François Bert : Dans le fracas de la guerre, faire parler les experts ou se taire ?

8 *Introduction*
Tigrane Yégavian : Penser la guerre au XXIe siècle pour mieux défendre la paix

10 *Entretien*
JB Noé, Rédacteur en chef de la revue *Conflits*: *« La guerre ne change pas de nature, seulement de visage »*

14 *Géopolitique*
14. Daniel Dory: Affronter le terrorisme
18. Olivier Chantriaux: La puissance sans la guerre, la guerre sans la puissance
20. Guy-Alexandre Leroux: Le piège de Thucydide existe-t-il ?

22 *Pour aller plus loin*

Les habitants d'Irpin fuyant au lendemain du début de la guerre en Ukraine.

Photo de couverture: Xi Jinping, Vladimir Poutine, Donald Trump et Volodymyr Zelensky : acteurs majeurs des rapports de force contemporains.

Edité par Elisecare 28 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris
Photographie DR
Rédacteur en chef Tigrane Yegavian
Rédacteur adjoint Léo Chazareix
Conception graphique Sophie Bereau
Imprimé grâce à GK Professional
Publication trimestrielle n°6, Juin 2026

Croix Rouge ; Elisecare

PENSER LA GUERRE, PROTÉGER LA VIE

Elise Boghossian

Elise Boghossian avec les enfants du camp de Qadia dans le Kurdistan Irakien.

La guerre ne m'est pas familière à travers les cartes ou les théories, mais à travers les visages : des blessés soignés sous les bombes, des mères qui ne savent plus où chercher leurs enfants, des déplacés portant leur maison dans un sac.

Au XXIe siècle, nous pensions que la guerre deviendrait l'exception. Elle est une réalité massive. Ukraine, Proche-Orient, Caucase, Afrique, terrorisme transnational, violences hybrides... Les formes changent, la souffrance demeure.

Travailleuse humanitaire, j'ai appris une chose essentielle : on ne peut pas soigner les corps sans comprendre les causes des blessures. La guerre ne surgit jamais du néant. Elle est le fruit de déséquilibres, de frustrations, de rivalités de puissance, d'idéologies, d'aveuglements. Protéger les populations civiles implique de regarder ces réalités en face.

C'est le sens de notre dossier réalisé en partenariat avec la revue Conflits. On pourrait s'étonner qu'une organisation humanitaire dialogue avec une revue de géopolitique. Pourtant, cette rencontre me paraît évidente. Les humanitaires agissent dans l'urgence. Les géopoliticiens analysent les structures profondes. Ils partagent une même responsabilité : comprendre le monde tel qu'il est, pour éviter qu'il ne s'embrase davantage.

Penser la guerre ne signifie pas la légitimer. La paix n'est pas seulement un idéal moral ; elle est un équilibre fragile, qui suppose lucidité, courage et parfois fermeté. Les conflits contemporains ne se limitent plus aux champs de bataille : ils se jouent dans l'économie, l'information, le cyberespace, les imaginaires. Les populations civiles sont devenues des cibles indirectes, parfois stratégiques. C'est cette réalité que nous devons affronter.

Mais je refuse de céder au fatalisme. Là où la guerre détruit, l'engagement reconstruit. Là où la violence fracture, la solidarité relie. J'ai vu des médecins travailler au cœur du chaos. J'ai vu des communautés s'organiser pour survivre. J'ai vu des femmes et des hommes choisir la dignité malgré la peur.

Si nous voulons transmettre à nos enfants autre chose qu'un monde de ruines et de rancœurs, nous devons accepter cette double responsabilité : analyser sans détour les rapports de force, et agir sans relâche pour protéger les plus vulnérables.

Comprendre les conflits du XXIe siècle est une exigence intellectuelle. Défendre la vie au milieu de ces conflits est une exigence morale. Les deux ne s'opposent pas. Elles se complètent.

Penser la guerre, pour mieux défendre la paix. C'est une nécessité stratégique. C'est surtout, pour moi, un impératif humain. ●

D'ARMÉNIE À L'UKRAINE

Les actions d'Elisecare se multiplient partout où les urgences nous appellent. Nous étions en Arménie pour la deuxième édition de notre gala. Et près des lignes de front, en Ukraine.

LIGHT AND HOPE, UN GALA EN ARMÉNIE À DESTINATION DES ENFANTS

Pour la seconde édition de son gala en Arménie, Elisecare a réuni partenaires, artistes et personnalités engagées autour d'une soirée placée sous le signe de la solidarité et de l'espoir. Organisé le 25 avril 2026, au sein du prestigieux hôtel Marriott, au cœur d'Erevan, en collaboration avec la Chambre de Commerce, ce gala avait pour but de soutenir les actions d'Elisecare à destination des enfants d'Arménie, notamment dans les domaines de la santé mentale, de l'accès aux soins et de l'éducation.

De gauche à droite : Sofi Mkheyan, Andre Hovnanyan, Nazeni Hovhannisyan.

Francis Kurkdjian et Elise Boghossian.

Cette édition a été marquée par la présence de notre ambassadeur Francis Kurkdjian, plus grand parfumeur du monde, ainsi que par les performances d'Astrig Siranossian, Arpi et Andre Hovnanian.
Grâce à la mobilisation de tous, cette nouvelle édition confirme le succès de cet événement, devenu un rendez-vous incontournable pour soutenir les actions humanitaires d'Elisecare en Arménie.

Elisecare; Elisecare ; Elisecare ; Elisecare

L'ÉQUIPE D'ELISECARE EN VISITE EN UKRAINE

Notre équipe s'est rendue en mission humanitaire à Zaporijia, à une vingtaine de kilomètres des lignes russes, où les frappes sont quotidiennes et les infrastructures régulièrement touchées. Pourtant, la vie continue.
À un festival pour enfants, nous avons distribué des jouets et du matériel scolaire, leur offrant aussi un espace de normalité et de répit.
À proximité du front, des écoles sont construites sous terre pour protéger les élèves des frappes tout en assurant leur scolarité. Elisecare a soutenu deux écoles avec des fournitures et du matériel éducatif.
La situation des populations déplacées y est préoccupante. Nous avons soutenu un centre accueillant une soixantaine de résidents évacués des zones de combat. Souvent isolés, ils cumulent les vulnérabilités dans un contexte où l'accès aux ressources est limité. L'enjeu est autant matériel que social : reconstruire un cadre de vie digne malgré la rupture brutale imposée par la guerre.

Des enfants dans une maternelle souterraine à Zaporijia.

Enfin, nous avons apporté du matériel à des structures de santé qui font face à des besoins importants en équipements et en produits médicaux, contribuant ainsi à renforcer leur capacité.
Au-delà des besoins matériels, notre mission a mis en lumière la résilience des acteurs civils. De nombreux centres locaux s'organisent pour venir en aide aux populations, mobilisant bénévoles et ressources dans un contexte d'incertitude .
Au-delà des destructions, nousavons vu une société qui tient, qui s'adapte, s'organise et continue d'avancer. ●

Festival pour enfants Zlagodafest à Zaporijia, en Ukraine.

ELISECARE LE MAG
C'est aussi un podcast

Chaque épisode nous plonge au cœur des enjeux contemporains à travers le regard de penseurs, d'experts et de témoins engagés sur le terrain. Plus qu'un simple podcast, c'est une invitation à la réflexion, au débat et à l'empathie.

NOS DERNIÈRES ÉMISSIONS À ÉCOUTER ABSOLUMENT

MARIE JÉGO – Journaliste au Monde Grande reporter et spécialiste des questions internationales, Marie Jégo partage son expérience unique du terrain et son analyse des crises qui façonnent l'actualité mondiale. Un témoignage précieux sur le journalisme au cœur des conflits.

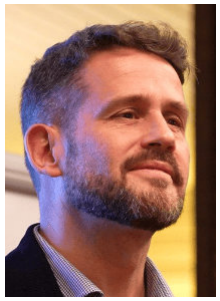
HAKIM EL KAROUI – Essayiste et consultant Figure majeure du débat public, Hakim El Karoui décrypte les mutations géopolitiques et les défis auxquels nos sociétés sont confrontées. Une discussion sans langue de bois, nourrie par son expertise et son engagement.

Retrouvez également nos précédents invités : Marie de Hennezel (soins palliatifs), Alexandre Del Valle (géopolitique), Hamit Bozarslan (Moyen-Orient), Élise Boghossian (action humanitaire), et bien d'autres voix essentielles pour comprendre notre époque. •

Un média engagé, au service de la compréhension et de la solidarité internationale.

Écoutez et visionnez tous nos podcasts sur www.elisecare.org/le-mag

DANS LE FRACAS DE LA GUERRE, FAIRE PARLER



François BERT

D'aucuns rejettent l'option du silence, convaincus que la guerre est chose savante et impatients d'exister sans se laisser doubler sur la communication. D'autres disent que, la complexité appelant la nuance, il serait de bon ton de ne pas arbitrer entre les deux propositions. En réalité, et tout est là quand on parle d'action, il faut bien les deux mais consécutivement, à la bonne durée et au bon moment.

La décision est une percolation, un lent passage de la compréhension d'une situation vers l'action. Elle a besoin de temps et de tamis, sauf en cas d'urgence caractérisée, avec une menace immédiate. En tel cas, elle se construit sur des éléments imparfaits en se concentrant sur l'énergie de l'exécution et l'intelligence continue du rebond. Les décisions tactiques et, à fortiori, stratégiques s'axent sur le temps long. C'est ce que notre monde occidental ne veut pas comprendre, qui a synchronisé la vie politique avec le rythme des médias, c'est-à-dire l'instantanéité émotionnelle.

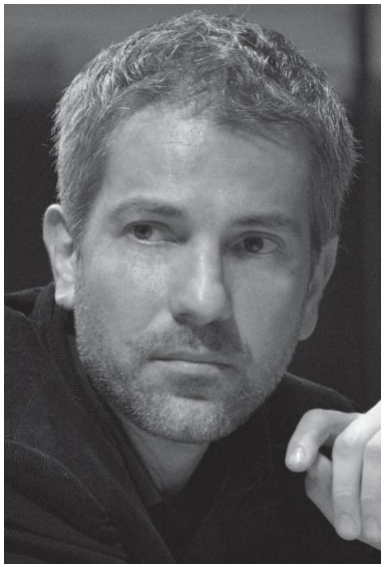
Il y a un temps pour le conseil, où tout avis est bon à prendre, toute confrontation aussi – c'est là que se rejoignent hélas les dictatures et les mandats démocratiques trop narcissiques : le refus des contradicteurs. Quand on prend conseil, on ne cherche ni la synthèse ni le consensus , car la finalité n'est pas un point moyen visant à satisfaire les conseillers, mais le service d'une mission qui dépasse tout le monde. Aussi, le décideur se met-il dans une disposition que l'on pourrait qualifier d'écoute triante : soit l'avis donné ouvre un axe qu'il n'avait pas vu et modifie sa vision, soit il est respectueusement mis de côté.

Il y a ensuite le temps du discernement, qui n'est pas du raisonnement mais de l'écoute accumulée... jusqu'à l'évidence. C'est l'heure attendue du silence, cet espace intérieur où l'essentiel se décante et où l'invisible se livre (celui notamment des intentions cachées, des liens souterrains, des causes multiples). La guerre en Ukraine était une agression délibérée de la Russie, mais aussi l'expression d'un lourd passif dans ses relations avec l'OTAN, de stratégies calculées (chez les Américains notamment) ou subies (chez les Européens chargés de faire respecter les accords de Minsk). L'expertise apporte de l'information mais pas l'informel. Elle ne donne pas le contexte.

Entrer dans le temps long de l'action, c'est préférer, comme le dit Henri Bosco dans Le Mas Théotime, « endurer l'animosité des vivants plutôt que de subir l'ombre vindicative des morts ». Un décideur qui sait se mettre en retrait le sait : le désir de plaire vit sous le régime agité du trouble passager ; une décision juste se répète et s'installe. •

Elisecare ; Elisecare ; Emrys Davenport

PENSER LA GUERRE AU XXIe SIÈCLE POUR MIEUX DÉFENDRE LA PAIX



Tigrane Yégavian

La guerre n'a pas disparu avec la fin de la guerre froide. Elle ne s'est pas non plus dissoute dans la mondialisation heureuse que certains annonçaient au tournant du siècle. Au contraire, le XXIe siècle voit se multiplier les formes de conflictualité : guerres interétatiques de haute intensité, conflits hybrides, terrorisme transnational, cyberguerres, affrontements informationnels, guerres par procuration.

La violence organisée change de visage, mais elle demeure au cœur des relations internationales.

C'est à cette réalité que ce dossier d'ELISE CARE LE MAG a souhaité se confronter. Non pas pour céder au fatalisme, ni pour normaliser la guerre, mais pour la comprendre lucidement. Car on ne défend durablement la paix qu'en regardant en face les logiques de puissance, les rivalités stratégiques et les dynamiques historiques qui structurent les conflits contemporains.

Un partenariat pour comprendre

Ce dossier est réalisé en partenariat avec la revue de géopolitique Conflits, qui s'inscrit dans la lignée de l'école française de géopolitique réaliste.

Conflits réunit des contributeurs venus d'horizons multiples — universitaires, militaires, chefs d'entreprise, journalistes, diplomates, français et étrangers — afin d'analyser le monde tel qu'il est, et non tel que nous souhaiterions qu'il soit. Publiée six fois par an, enrichie de numéros spéciaux, d'un site internet, d'une chaîne vidéo et de podcasts, la revue s'adresse à un lectorat exigeant : professeurs, étudiants, cadres, officiers et, plus largement, tous ceux qui considèrent que la compréhension des rapports de force est une condition de la responsabilité politique.

Penser la guerre aujourd'hui suppose d'abord d'en saisir les mutations. Dans un grand entretien, Jean-Baptiste Noé, historien et rédacteur en chef de Conflits, revient sur les transformations de la conflictualité contemporaine : retour de la guerre interétatique en Europe, montée en puissance des acteurs non étatiques, fragmentation des ordres régionaux, brouillage entre guerre et paix.

Lydia Kasparian ; Elisecare

La guerre hybride, nouvel outil stratégique du Kremlin.

Des approches inédites

Le terrorisme, loin d'avoir disparu avec la défaite territoriale de l'État islamique, demeure une forme centrale de violence stratégique. Daniel Dory, l'un des plus éminents spécialistes du sujet, en analyse les permanences et les recompositions, montrant comment l'idéologie, la technologie et les dynamiques régionales continuent d'alimenter cette menace protéiforme.

La guerre du XXIe siècle ne se limite pourtant pas aux champs de bataille. Dans un article magistral, Olivier Chantriaux propose de penser les conflits contemporains à travers une tension fondamentale : la puissance sans la guerre, la guerre sans la puissance. Sanctions économiques, coercition juridique, guerre informationnelle, pressions hybrides : la conflictualité moderne déborde le cadre strictement militaire. Elle se déploie dans des zones grises où l'affrontement ne dit pas toujours son nom.

Mais comprendre les guerres du présent exige aussi de les éclairer à la lumière du passé. Les analogies historiques sont souvent invoquées de manière simplificatrice. Le fameux « piège de Thucydide », popularisé pour décrire la rivalité sino-américaine, mérite d'être interrogé avec rigueur. Guy-Alexandre Leroux en propose une lecture critique, rappelant que l'histoire n'est ni un manuel de prédictions ni une mécanique fatale, mais un outil d'intelligence stratégique.

Au fond, ce dossier poursuit une ambition claire : penser la guerre sans complaisance et sans naïveté. Refuser à la fois le pacifisme incantatoire qui nie les rapports de force et le cynisme qui banalise la violence. Entre ces deux écueils, il existe une voie exigeante : celle de la lucidité.

Car au XXIe siècle, défendre la paix ne consiste pas à ignorer la guerre. Cela suppose au contraire de comprendre ses logiques, ses mutations et ses ressorts profonds. C'est à cette condition seulement que l'on peut espérer construire des sociétés résilientes, capables de prévenir les conflits ou d'en limiter les effets. Penser la guerre pour mieux défendre la paix : tel est notre but. ●

JEAN-BAPTISTE NOÉ : LA GUERRE NE CHANGE PAS DE NATURE

Propos recueillis par Tigrane Yegavian

L'historien et rédacteur en chef de la revue Conflits nous invite à relativiser les ruptures supposées du XXIe siècle. Derrière le concept à la mode de « guerre hybride », il défend une lecture classique du phénomène guerrier : une réalité fondamentalement stable dans ses logiques, mais dont les modalités d'expression se recomposent sans cesse sous l'effet des technologies, des acteurs et des contextes stratégiques.

Source Portrait : Russian Defense Ministry Press Service via AP

Le XXIe siècle a-t-il inventé de nouvelles guerres ou assistons-nous au retour de formes de conflictualité que l'on croyait dépassées ?

La guerre n'est jamais véritablement une invention. Sa nature ne change pas plus que ses causes profondes. Les raisons pour lesquelles les hommes font la guerre restent fondamentalement les mêmes. En revanche, ce qui évolue, ce sont les technologies, et celles-ci modifient la manière de combattre, donc les tactiques et les modes opératoires. Ce que l'on observe depuis une vingtaine d'années, c'est une guerre qui a partout la même nature, mais qui se manifeste sous des formes multiples, une guerre polymorphe, à plusieurs visages. On a d'un côté des guerres classiques d'affrontement entre États, comme entre l'Ukraine et la Russie. On a aussi des guerres de guérilla, de contre-insurrection ou de contre-révolution. On trouve également des guerres ethniques, qui nous renvoient à des formes très anciennes, presque archaïques, de la conflictualité humaine, comme celles qui se déroulent aujourd'hui au Soudan ou dans la région du Kivu. Le XXIe siècle est donc une époque de fragmentation des conflits et de guerres multiples. À ces formes s'ajoutent d'autres types de conflictualité, comme la guerre économique ou la guerre de l'information, qui participent pleinement de la guerre contemporaine.

Dans une perspective clausewitzienne, la guerre reste-t-elle avant tout un instrument politique des États malgré la montée en puissance d'acteurs non étatiques, des milices et du terrorisme ?

La guerre demeure un instrument politique, et pas uniquement au service des États, mais aussi de groupes humains qui ont besoin d'elle pour s'affirmer, exister et se structurer. Les acteurs dits non étatiques, comme les milices, ne le sont jamais totalement. Ils contrôlent un territoire, disposent d'une organisation, d'un chef, d'une structure de commandement et de financement. Même s'ils ne sont pas reconnus officiellement comme États, leur mode de fonctionnement s'en rapproche fortement. Par ailleurs, ils bénéficient presque toujours du soutien d'États. Ainsi, le Hamas soutenu par l'Iran, ou différents groupes djihadistes et islamistes qui reçoivent un appui direct ou indirect d'autres puissances. On parle alors de guerres par procuration, de « proxies ».

« Le XXIe siècle est [...] une époque de fragmentation des conflits et de guerres multiples. »

Il n'y a donc pas d'un côté une guerre étatique et de l'autre une guerre non étatique. Il existe soit des guerres menées directement par des États, soit des guerres conduites par des structures quasi-étatiques, soit des guerres menées par des États à travers des acteurs intermédiaires.

Le retour des conflits interétatiques dits de « haute intensité », en Ukraine, au Moyen-Orient, en Arménie, marque-t-il un tournant durable après les guerres asymétriques des années 2000 ?

Il faut être prudent avec le concept de « guerre de haute intensité », un concept politique avant d'être analytique. En France, il a été utilisé pour des raisons de communication, notamment pour justifier l'augmentation des crédits militaires auprès des parlementaires et du gouvernement. La guerre est toujours de haute intensité pour ceux qui la mènent. On ne la fait jamais à moitié, mais pour gagner, pour atteindre des objectifs stratégiques clairement définis.

Il en va de même pour la notion de guerre asymétrique, à l'égard de laquelle je suis assez circonspect. On a tendance à opposer un acteur doté d'une forte puissance militaire à un adversaire plus faible, mais c'est mal comprendre. Toute guerre tend vers une forme de symétrie. Un adversaire plus faible va chercher à rétablir une équivalence en utilisant d'autres moyens. S'il ne peut affronter son ennemi sur le terrain militaire classique, il adoptera une stratégie d'évitement : guérilla, guerre informationnelle, actions indirectes. Il combattra là où il est le plus fort. Ce ne sont donc pas des guerres asymétriques, mais des guerres où chacun exploite ses propres avantages.

Parle-t-on à juste titre de guerre hybride ou ces concepts masquent-ils plus qu'ils n'éclairent la réalité des conflits contemporains ?

Si l'on entend par guerre hybride une guerre multiple, alors toute guerre est hybride. Il y a toujours une combinaison de moyens et de milieux. En Ukraine, une partie des combats se déroule en mer Noire, avec une articulation entre terre, air et mer. De plus, toutes les guerres comportent une dimension informationnelle et économique. C'était déjà le cas dans les guerres ▷

Test d'un drone russe avec une charge explosive

antiques. Aujourd'hui, la guerre économique est centrale. Le blocage des ports ukrainiens en mer Noire a ainsi provoqué des tensions majeures sur l'approvisionnement mondial en céréales. Je préfère parler de multiplicité de la guerre qui est une réalité unique agissant simultanément sur plusieurs champs pour obtenir la victoire finale.

Les nouvelles technologies changent-elles la nature de la guerre ou seulement ses moyens et son tempo ?

Drones, intelligence artificielle, cyberespace, ne changent pas la nature de la guerre. D'où l'intérêt toujours actuel des auteurs classiques, qu'ils soient romains, médiévaux ou modernes.

En revanche, ces technologies transforment profondément la conduite de la guerre, les modes d'action, l'organisation du front et de l'arrière, les chaînes de commandement et les rapports entre combattants et sociétés. Comme toujours dans l'histoire, les États doivent s'adapter à ces évolutions technologiques sous peine d'être dépassés.

« Toute guerre est une bataille d'idées autant qu'une bataille de territoires. »

La guerre de l'information et la bataille des récits constituent-elles une rupture stratégique majeure ou prolongent-elles des pratiques anciennes de propagande et de désinformation?

La guerre de l'information, que l'on peut aussi appeler guerre des représentations ou guerre des récits, n'a rien de nouveau. Elle a toujours existé. Dès l'Antiquité, les conflits s'accompagnaient d'une bataille idéologique et symbolique.

Prenons l'exemple de la guerre du Péloponnèse, telle qu'elle est rapportée par Thucydide. Le discours de Périclès vise à donner un sens à la guerre et à expliquer que l'affrontement entre Athènes et Sparte n'est pas seulement militaire, mais aussi politique et idéologique. Toute guerre est ainsi une bataille d'idées autant qu'une bataille de territoires. Le choix des mots est essentiel : parler de Karabagh ou d'Artsakh, de Cisjordanie ou de Judée-Samarie, ce n'est jamais neutre. Les mots façonnent les récits et participent pleinement au conflit.

ROBIN TUTENGES ; Pomka Six

Un groupe de soldats appartenant aux nationalistes Fano est rassemblé dans les montagnes du Nord Wollo, région Amhara, en Éthiopie, le 12 mai 2025

Assiste-t-on à un retour du territoire, du nombre et de la force brute comme déterminants centraux de la puissance militaire ?

La guerre repose d'abord sur les hommes qui la font. Le facteur démographique est donc central, même s'il ne suffit pas à tout expliquer. L'Ukraine, malgré son désavantage démographique face à la Russie, parvient à résister grâce à la technologie, à l'organisation et au soutien extérieur.

Cependant, il existe une limite incompressible : sans hommes, et surtout sans hommes jeunes, il est impossible de faire la guerre. Le vieillissement des populations constitue donc un enjeu stratégique majeur pour les États, car une société vieillissante peine à soutenir un effort militaire prolongé.

Le terrorisme islamiste doit-il être compris comme une rupture idéologique radicale ou comme une forme contemporaine de guerre irrégulière inscrite dans la longue durée ?

Je suis assez circonspect quant à l'usage du terme « terrorisme islamiste ». En Afrique notamment, beaucoup de conflits présentés sous cet angle sont en réalité des guerres ethniques anciennes, liées au contrôle des territoires, des ressources ou des voies de circulation.

Un vernis idéologique est souvent ajouté pour donner une justification plus noble à des conflits avant tout matériels. Quant à la distinction entre guerre régulière et irrégulière, elle est largement artificielle. Les raids, la violence et la terreur existent depuis toujours.

Les États eux-mêmes font usage du terrorisme lorsqu'ils bombardent des villes ou cherchent à intimider l'adversaire. Le terrorisme n'est donc pas l'apanage de groupes marginaux, mais un outil de guerre utilisé à différentes échelles.

La remise en cause de l'ordre international annonce-t-elle un monde plus instable et plus conflictuel ou simplement une conflictualité plus assumée ?

Nous avons tendance à idéaliser le passé. Pourtant, les 80 dernières années ont été marquées par des guerres d'une violence extrême : Vietnam, Corée, Yougoslavie, sans oublier les conflits en Somalie, au Biafra ou au Timor-Oriental.

La guerre froide elle-même était une forme de guerre. Aujourd'hui, contrairement à ce que l'on croit, il y a moins de guerres et moins de morts liées aux conflits qu'il y a 30 ou 40 ans. Il s'agit donc moins d'un effondrement de l'ordre international que d'une amnésie collective face aux conflits passés.

Illustration de la guerre informationnelle : la diffusion de contenus, la désinformation et l'influence médiatique comme outils de confrontation dans le conflit russo-ukrainien.

Quels types de conflits domineront les prochaines décennies ?

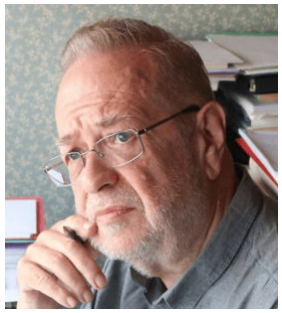
Tous ces types de conflits coexisteront selon les régions et les dynamiques locales. On observe la désagrégation de certains États, comme le Mexique, la Somalie ou le Soudan, où la souveraineté étatique est profondément fragilisée.

Il faut espérer qu'il n'y aura pas de conflit direct entre les grandes puissances, notamment en raison du rôle central de la dissuasion nucléaire. Celle-ci fonctionne : elle explique en grande partie les limites de l'escalade en Ukraine.

Quelle que soit la forme des conflits futurs, la dissuasion restera la question centrale. Tous les acteurs, étatiques ou non, se posent la même question : comment faire peur pour dissuader, et ainsi éviter d'être attaqués. ●

COMMENT AFFRONTER LE TERRORISME

Daniel Dory



Le terrorisme est un objet incommode tant pour ceux qui sont chargés de le combattre que pour les chercheurs qui s'attachent à en comprendre l'histoire, la nature et les multiples conséquences. Pourtant, cet effort est indispensable pour combattre efficacement cet ennemi. Explications de Daniel Dory géographe spécialisé en analyse du terrorisme. Membre du comité scientifique de *Conflits*, il est l'auteur de *Étudier le Terrorisme* (VA, 2024).

Pour commencer à y voir plus clair, il faut partir du fait que le terme « terrorisme » renvoie simultanément à trois strates de signification, trop souvent confondues. La première strate relève de la polémique, et vise à labéliser de manière infamante un ennemi absolu voué à l'extermination. Bien entendu, cette entreprise polémique ne vise pas à comprendre l'adversaire, et fait même obstacle à toute réflexion rationnelle à son sujet. Ainsi désigner uniformément comme « terroristes » des entités aussi hétérogènes que les Frères musulmans, les Gardiens de la Révolution iraniens, le Hamas, et les divers groupes insurgés au Sahel n'aide pas à construire une réflexion qui dépasse le niveau du reflexe moraliste de type pavlovien. Prendre conscience de cette réalité et éviter les contaminations polémiques est donc le premier pas vers l'étude à vocation scientifique du terrorisme, qui élabore une deuxième strate basée sur l'analyse critique de faits et la construction d'hypothèses vérifiables empiriquement. Enfin, une troisième strate est composée des apports juridiques permettant de qualifier les actes terroristes, surtout en vue d'en réprimer les auteurs. Dans la mesure où, malgré plusieurs tentatives infructueuses un consensus international est difficile à atteindre, ce sont divers traités et le droit positif de chaque pays qui prévalent en la matière.

Des débats, un enjeu

En raison de ce qui précède on comprend aisément que la définition du terrorisme ait fait l'objet d'interminables débats. Ce problème, certes gênant mais que l'on retrouve pour tous les termes politiques (donc aussi polémiques) comme « liberté », « démocratie », « égalité », « justice sociale » etc., est surmontable pour autant que chaque chercheur précise clairement la définition qui sert de base à son travail. Avec le temps, un large consensus au sein des études sur le terrorisme (dans le monde anglophone : terrorism studies) est cependant acquis autour de quelques éléments définitionnels. Parmi ces derniers il en est un qui est sans aucun doute essentiel, à savoir que le terrorisme est une technique de communication violente au service d'objectifs (surtout) politiques.

Le terrorisme, l'arme du faible.

Partant donc de la centralité de la dimension communicationnelle de l'acte terroriste, les acquis de l'approche scientifique du terrorisme commencent à pouvoir s'organiser en théories cohérentes, très éloignées des bavardages médiatiques dominants et des imprécations polémiques diverses. On retiendra ici que trois exemples d'avancées sectorielles, choisies parmi les plus fécondes.

En premier lieu, le fait que le terrorisme ne soit qu'une technique de gestion de la violence (et pas une idéologie, une option morale ou un identifiant de personnes et/ou de groupes), renvoie d'une part aux conditions qui font que des acteurs (en principe) rationnels, y recourent en des moments et en des lieux donnés. Cette interrogation, qui implique aussi de mobiliser un questionnement géopolitique, permet de comprendre que l'objet de la recherche ne se limite pas au seul attentat, mais doit prendre en compte les interactions se manifestant entre l'ensemble des acteurs avant, pendant et après l'acte terroriste. Cette réalité est désignée comme le complexe terroriste à la base de la démarche interactionnelle qui s'intéresse à de nombreux thèmes, depuis les caractéristiques des commanditaires de l'attentat (leur nature étatique ou pas, leur idéologie, leurs modes d'organisation, etc.), jusqu'aux rituels commémoratifs visant à faire prévaloir une certaine mémoire sélective des faits (monuments, cérémonies et réactions à ces manifestations par les victimes et l'opinion publique...). Et en plus des caractéristiques de l'attentat en lui-même (temporalité, lieu, mode opératoire) on s'intéressera également au rôle des médias et des discours des terroristes et gouvernements, aux diverses audiences visées ▷

et aux conséquences des actes sur le court, moyen et long terme (par exemple en favorisant des lois plus ou moins liberticides, ou de nouveaux dispositifs militaires, policiers et/ou judiciaires). Et la liste des objets de recherche en la matière inclut encore bien d'autres interrogations…

Des Chabab somaliens dans la banlieue de Mogadiscio, en février 2011.

MOHAMED SHEIKH NOR / AP ; Ministère de l'intérieur ; Louisa Gouliamaki / AFP

Une nature communicationnelle

Deuxièmement, comprendre l'espace-temps du terrorisme, et pas seulement celui des actes violents qui en sont la manifestation la plus spectaculaire, implique un travail historique et cartographique qui commence à donner ses fruits depuis une décennie, notamment en France. Et dans la mesure où une grande part de l'efficacité du terrorisme découle de la réaction adéquate ou contreproductive des autorités étatiques attaquées, ici encore la logique interactionnelle est à mettre en œuvre dans les programmes de recherche.

Enfin, centrer la réflexion sur la nature fondamentalement communicationnelle du terrorisme a permis de mieux comprendre la nature des victimes que cette forme de violence privilégie. En effet, les analyses historiques et comparatives permettent de comprendre que ce n'est pas parce qu'ils sont « innocents », ou « civils », etc. que les victimes sont choisies, mais parce qu'elles appartiennent à des catégories sociales, religieuses, ethniques, etc. qui leur donnent une identité vectorielle spécifique, qui fait que le spectacle de leur mort et/ou souffrance soit le plus impactant auprès des destinataires (très souvent des gouvernements) des messages que les terroristes veulent transmettre. Ainsi, pour ne prendre que cet exemple facile à comprendre, les attentats du 13 novembre 2015 à Paris et au Stade de France ont été commandités par l'organisation État islamique en représailles suite aux bombardements aériens du territoire contrôlé par cette entité en Irak et Syrie, ce qui est explicitement affirmé par l'un des tueurs au Bataclan. Dans la mesure où c'est le gouvernement de F. Hollande qui est visé, on ne sera guère surpris de constater que le choix des victimes concerne des arrondissements parisiens où le candidat Hollande a recueilli le plus grand pourcentage de voix. Ces quelques exemples suffisent pour comprendre la richesse des problèmes que le terrorisme impose aux États, aux populations et aux chercheurs. Et les enjeux de la recherche sur le terrorisme, on l'aura compris, ne se limitent pas aux (maigres, en France) cercles académiques… ●

Ukraine : quatre ans de guerre, et des besoins toujours immenses

Depuis plus de quatre ans, la guerre en Ukraine bouleverse des millions de vies. Ce conflit qui s'installe dans la durée épuise les populations civiles, fragilise les plus vulnérables et rend chaque jour plus difficile l'accès aux besoins essentiels.

Derrière les chiffres, ce sont des réalités humaines qui persistent : des familles déplacées, des personnes âgées isolées, des enfants privés d'une scolarité normale, des blessés pris en charge dans des structures sous tension permanente. Malgré le temps qui passe, l'urgence est toujours là.

Quitter son domicile en temps de guerre reste une rupture brutale. Beaucoup ont dû abandonner leur maison, leurs repères, leur quotidien. D'autres, faute de moyens ou de mobilité, sont restés dans des zones exposées, vivant sans électricité, sans chauffage, avec un accès limité à l'eau, à la nourriture et aux soins.

Face à cette situation, un réseau de solidarité s'organise sur le terrain.

Aux côtés de ses partenaires locaux, Elisecare agit concrètement pour soutenir les populations. Écoles souterraines permettant aux enfants de continuer à apprendre malgré les bombardements, centres de santé accueillant les civils et assurant un suivi médical, structures d'accueil pour personnes âgées dépendantes ou isolées : ces initiatives sont essentielles pour maintenir un semblant de stabilité.

Mais ces structures, déjà fragilisées par la guerre, manquent de tout.

Pour continuer à fonctionner, elles ont besoin de matériel médical, de médicaments, de produits d'hygiène, de nourriture, de lait infantile, ou encore de fournitures scolaires. Chaque distribution permet de répondre à des besoins immédiats et vitaux. ●

Des réfugiés ukrainiens arrivant en Pologne.

Continuons à répondre aux besoins essentiels de ces personnes et permettant de recréer un cadre de vie stable.

Flashez ce QR code pour être redirigé vers la page HelloAsso de l'ONG Elisecare

LA PUISSANCE SANS LA GUERRE, LA GUERRE SANS LA PUISSANCE

Olivier Chantriaux

Dans *The Twenty Years' Crisis*, Edward Hallett Carr affirme : « La politique internationale est toujours une politique de puissance. » De la guerre du Péloponnèse au duel hégémonique entre les États-Unis et la Chine, cette dimension fondamentale des relations entre unités politiques n'a pas varié. La puissance demeure une clé pour comprendre les conflits contemporains et en proposer une taxinomie renouvelée.

L'effondrement du bloc de l'Est en 1991 n'a pas signifié la fin de la conflictualité, mais le ébut d'une reconfiguration de l'ordre mondial selon la logique de la puissance.

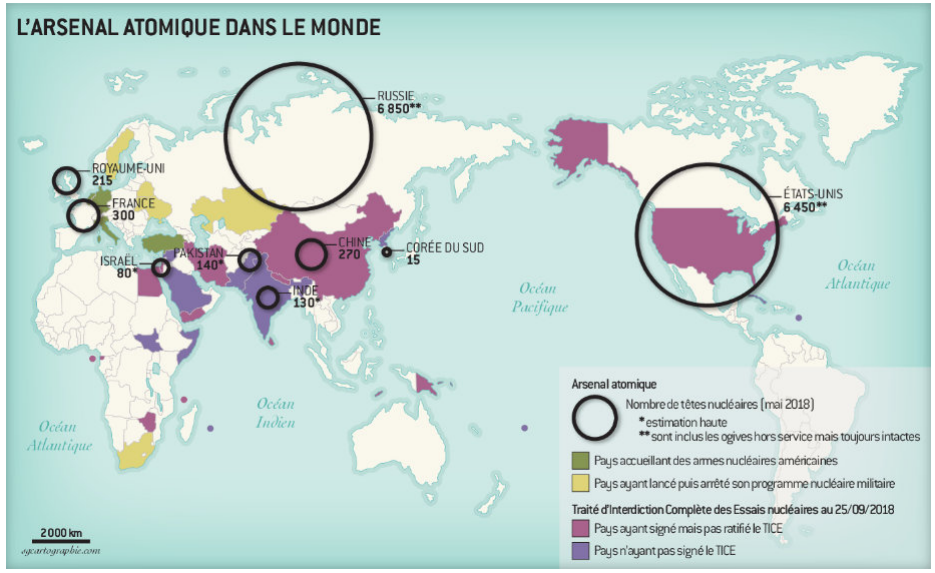
Dès la fin de l'ère bipolaire, les États-Unis cherchent à donner une coloration idéologique à cet ordre. Anthony Lake, conseiller de Clinton, le formule dès 1993 : à l'endiguement doit succéder « l'élargissement de la communauté mondiale libre des démocraties de marché ». Avec Bush Jr., cette stratégie prend une dimension ouvertement offensive — ce que Pierre Hassner a qualifié de « wilsonisme botté » —, conduisant à une « diplomatie transformationnelle » dont l'opération « Liberté en Irak » est la réalisation archétypale. Elle se solde par un échec, avec la persistance du sentiment national. Le pluralisme westphalien fait son retour, révélant la pertinence d'une grammaire des relations internationales qui prend la puissance comme référence ultime. Sa matrice est chez Thucydide, qui trouve la « cause véritable » de la guerre du Péloponnèse dans « la puissance à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la crainte qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens ». Robert Gilpin a systématisé ce modèle de la guerre hégémonique, y voyant « la loi générale des dynamiques des relations internationales », et l'a appliqué aux grandes guerres ayant reconfiguré le système international.

Depuis 1945, la conflictualité trouve son plus grand tempérament dans la dissuasion nucléaire. Selon la théorie de la « longue paix » de John Lewis Gaddis, les armes nucléaires ont exercé sur les dirigeants un « effet dégrisant », les conduisant à une rationalité accrue face à tout conflit. La guerre russo-ukrainienne le confirme : États-Unis et Russie veillent à éviter toute confrontation directe et n'ont jamais envisagé l'emploi de l'arme nucléaire.

Par ailleurs, la puissance étatique a investi l'espace médiatique. Ses premiers effets — souvent antérieurs à leur actualisation violente, voire s'y substituant — s'y lisent désormais de manière visible : l'effroi suscité par la représentation de la puissance dispense parfois de la mettre en œuvre. Les « petits hommes verts » russes de 2014, la diplomatie transactionnelle de Trump ou l'opacité calculée de la Chine en sont autant d'illustrations. La médiatisation des relations internationales n'a pas rendu le monde moins hobbesien, mais plus hobbesien.

Ces observations conduisent à renouveler notre grille d'analyse des conflits contemporains selon une relation contre-intuitive : les conflits sont d'autant moins violents que les États aux prises sont plus puissants, et d'autant plus violents qu'ils sont moins puissants. À la variable de la puissance doit être combiné un gradient géographique : la violence d'un conflit sera proportionnelle à la distance qui sépare ses protagonistes d'un centre de puissance sanctuarisé. Ainsi de l'Ukraine, dépourvue d'armes nucléaires et située au point de contact de deux systèmes d'alliance.

S'esquissent ainsi, selon les variables combinées de la puissance et de la marginalité, les contours d'un ordre interétatique hiérarchisé, où la violence est repoussée à la marge des principaux ensembles géopolitiques. Dans ce monde en mutation, les grands pôles de puissance exercent de fait la responsabilité de cantonner la violence en périphérie, en évitant qu'une escalade ne lui donne une dimension systémique. Telle semble être la mission principale assignée à la diplomatie dans ce cadre. ●



AFP _ Patrick Baz ; SG cartographie

L'arsenal atomique dans le monde

LE PIÈGE DE THUCYDIDE EXISTE-T-IL ?

Guy-Alexandre Le Roux

Puissance ascendante, puissance dominante, le « piège de Thucydide » aurait rendu la guerre inévitable entre Athènes et Sparte. Mais le concept de G. Allison n'a pas saisi les mécanismes complexes de la Grèce du Ve siècle avant notre ère.

Le « piège de Thucydide » est un concept popularisé par le politologue américain Graham Allison, professeur à l'université de Harvard et ancien responsable au sein de l'administration Clinton dans les années 1990, auteur de Destined for War: Can America and China Escape Thucydides's Trap? (2017). Dans ce livre, il défend l'idée qu'un conflit armé devient hautement probable lorsqu'une puissance dominante entre en concurrence avec une puissance ascendante.

Pour étayer cette thèse, Allison s'appuie sur les travaux de Thucydide, historien grec du Ve siècle avant notre ère et auteur de La Guerre du Péloponnèse. Thucydide analyse le conflit qui opposa Sparte, puissance terrestre, à Athènes, puissance maritime, entre 431 et 404 av. J.-C. Selon lui, la guerre aurait été rendue presque inévitable par la montée en puissance d'Athènes et la crainte qu'elle inspira aux Spartiates. Il écrit ainsi « Je pense que la cause la plus vraie (du conflit), celle aussi qui fut la moins mise en avant, se trouve selon moi dans l'expansion athénienne, qui inspira des inquiétudes aux Lacédémoniens et ainsi les contraignit à se battre » (I, 23). Pour Graham Allison, c'est l'expression d'un mécanisme historique : lorsqu'une puissance émergente menace de remplacer une puissance dominante, les rivalités, les ressentiments et la peur rendent la guerre extrêmement difficile à éviter.

Cette grille de lecture pose problème lorsqu'on l'applique au cas d'Athènes et de Sparte. Athènes n'est alors pas une simple puissance ascendante défiant subitement l'ordre immuable. Elle est depuis longtemps l'une des cités majeures du monde grec.

Ce qui inquiète réellement Sparte et nombre de cités comme Corinthe, ce n'est pas tant la puissance d'Athènes que la rupture profonde de l'équilibre du monde grec. La Grèce antique repose sur un système d'équilibre entre cités, chacune jalouse de son autonomie. Or Athènes bouleverse cet équilibre en transformant la Ligue de Délos, alliance initialement défensive contre les Perses, en un véritable outil d'expansion impériale. En imposant sa domination violente à de nombreuses cités, Athènes porte atteinte à leur autonomie, un fondement essentiel de l'ordre grec, et acquiert une puissance inacceptable pour l'équilibre du monde.

La guerre devient alors quasi inévitable non pas parce qu'une puissance ascendante défie une puissance dominante, mais parce que l'expansion d'Athènes transgresse un ordre politique et symbolique.

En vulgarisant les origines de la Guerre du Péloponnèse pour justifier son « piège de Thucydide », Graham Allison a enjambé toute la subtilité et la beauté violente du monde grec ; un monde qui partage les mêmes symboles, plus ou moins la même langue, se soumet aux mêmes lois sacrées et fonctionne selon des mécanismes qui lui sont propres.

Combat d'hoplites pendant la guerre du Péloponèse. Détail d'une hydrie attique.

La comparaison avec la compétition entre les États-Unis et la Chine devient alors bancale, d'autant qu'il ne s'agit pas tant d'un affrontement entre une puissance dominante et une puissance ascendante, mais d'une opposition entre une puissance déclinante et une puissance ascendante.

L'histoire grecque offre un exemple plus pertinent un siècle plus tard, avec la confrontation entre Athènes et la Macédoine. Après la guerre du Péloponnèse, Athènes est affaiblie, divisée politiquement et incapable de retrouver sa grandeur passée, tandis que la Macédoine de Philippe II crée une armée moderne, déploie une politique ambitieuse et agressive. Progressivement, il coupe Athènes de ses possessions clés : la Thrace pour le bois et le minerai, et surtout le Bosphore, passage obligatoire des importations de blé desquelles la cité dépend. La guerre devient alors une question existentielle pour Athènes, non parce qu'elle est inévitable au sens strict, mais parce que l'inaction équivaut à un effacement progressif. Les États-Unis et la Chine ne sont-ils pas plutôt pris dans cette dynamique ? ●

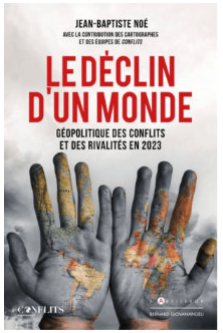
Le président américain Donald Trump et le président chinois Xi Jinping, à Busan (Corée du Sud), le 30 octobre 2025.

Musée du Louvre ; ANDREW CABALLERO-REYNOLDS / AFP

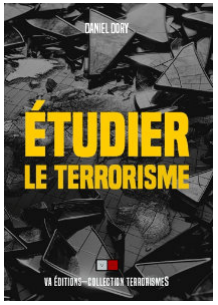
Pour aller plus loin

Livre *Le déclin d'un monde - Géopolitique des affrontements et des rivalités* de Jean-Baptiste Noé, *l'Artilleur,* 304 pages, 2022

Loin de se limiter aux seuls conflits conventionnels, la guerre au XXIe siècle revêt des formes multiples et sophistiquées que Jean-Baptiste Noé, rédacteur en chef de la revue Conflits et docteur en histoire économique, décortique magistralement dans cet ouvrage paru en 2022. S'appuyant sur les recherches menées par sa revue et illustré par une quarantaine de cartes, ce livre dresse un panorama complet des nouveaux champs de bataille contemporains : guerre économique pour le contrôle des minerais rares (cobalt, lithium, nickel), guerre du droit, affrontements autour des routes maritimes stratégiques, militarisation de l'espace, course aux missiles hypersoniques, et même guerre des câbles sous-marins qui transportent 99% des données mondiales. L'auteur analyse avec finesse comment l'Occident a perdu son monopole de la puissance et comment le rêve universaliste qui a prévalu pendant deux siècles s'efface au profit d'un monde fragmenté où les rivalités se multiplient. De la confrontation sino-américaine à la guerre russo-ukrainienne en passant par les tensions autour du soft power entre pôles sunnite et chiite, Noé convoque les grands stratèges et penseurs pour brosser le portrait d'un ancien monde en déclin. Ce qui rend cet ouvrage particulièrement pertinent, c'est sa dimension prospective : au-delà du simple état des lieux, l'auteur tente d'identifier les conflits qui risquent de s'aggraver ou de se déclencher dans les cinq années à venir, offrant ainsi une grille de lecture indispensable pour comprendre les mutations géopolitiques en cours et anticiper les crises de demain.



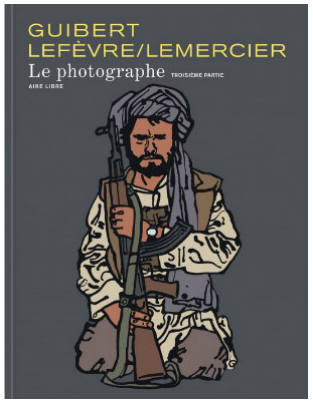
Livre Daniel Dory, *Étudier le terrorisme : Leçons de l'histoire et retour aux fondamentaux, VA Éditions - Collection TerrorismeS,* 356 pages, 2024



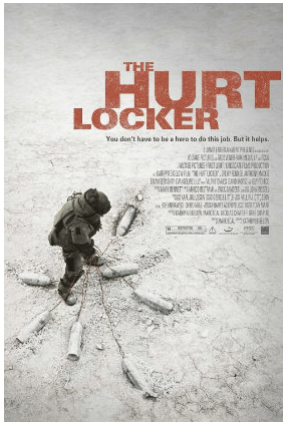
Dans un contexte où le terrorisme demeure l'une des menaces majeures du XXIe siècle, Daniel Dory, spécialiste reconnu et membre du Comité scientifique de la revue Conflits, livre avec cet ouvrage paru en mars 2024 un outil de travail indispensable pour comprendre ce phénomène complexe. Ancien maître de conférences HDR à l'Université de La Rochelle et directeur de la collection TerrorismeS chez VA Éditions, l'auteur propose une approche scientifique rigoureuse qui tranche avec le traitement médiatique souvent superficiel du sujet. Accessible mais exigeant, ce livre s'adresse autant aux professionnels des forces de l'ordre et aux chercheurs qu'au grand public désireux de dépasser les idées reçues. Dory démystifie le terrorisme en revenant aux fondamentaux : définitions précises, concepts clés, méthodes d'analyse éprouvées permettant de valider ou d'infirmer des hypothèses de travail. Il inscrit son propos dans une démarche géopolitique et réaliste, s'appuyant sur l'étude systématique de cas concrets d'attentats pour cerner l'ensemble des acteurs, relations et institutions qui constituent ce qu'il appelle le "complexe terroriste". L'ouvrage met également en perspective historique cette forme de violence politique, rappelant que la France possède l'une des plus longues et riches expériences en matière de terrorisme et d'antiterrorisme, ce qui en fait un véritable laboratoire d'analyse. En proposant un retour critique sur les Terrorism Studies anglo-saxonnes et en offrant une synthèse des acquis récents de la recherche francophone sur le sujet, ce livre constitue une contribution majeure pour comprendre les ressorts de cette technique de communication violente qui continue de marquer profondément notre époque.

BD *"Le Photographe"* - Trilogie d'Emmanuel Guibert, Didier Lefèvre et Frédéric Lemercier, *Dupuis*, 2003 et 2006

Cette œuvre hybride publiée entre 2003 et 2006 révolutionne la bande dessinée de reportage en mêlant photographies authentiques et dessins pour raconter une mission de Médecins Sans Frontières en Afghanistan en 1986. Si le contexte historique précède légèrement notre période, la réédition et la reconnaissance de cette trilogie au XXIe siècle en font un document essentiel pour comprendre les conflits afghans qui ont marqué les deux premières décennies du nouveau millénaire. Didier Lefèvre, photoreporter disparu en 2007, avait capturé plus de 4 000 clichés lors de ce périple, que le dessinateur Emmanuel Guibert met en scène avec une sensibilité remarquable. L'œuvre montre la guerre non pas du point de vue militaire, mais à travers le prisme humanitaire : les populations civiles prises en étau, les blessés anonymes, l'héroïsme discret des soignants. Cette approche préfigure les questionnements du XXIe siècle sur la place des acteurs non-étatiques dans les zones de conflit, la vulnérabilité des travailleurs humanitaires, et la distinction de plus en plus floue entre combattants et non-combattants. Le format même de l'œuvre, ce dialogue entre image photographique brute et mise en récit dessinée, reflète notre rapport contemporain à la guerre, médiatisée, fragmentée, où l'image fixe devient témoignage historique et outil de compréhension.



Film The Hurt Locker, Kathryn Bigelow (réal.), 2008, 131 minutes



Récompensé par six Oscars en 2010 dont celui du meilleur film et de la meilleure réalisatrice, "The Hurt Locker" s'impose comme l'un des films les plus importants sur la guerre en Irak et, par extension, sur les conflits du XXIe siècle. Kathryn Bigelow suit le quotidien d'une équipe de démineurs américains pendant les derniers jours de leur rotation à Bagdad, dans une ambiance d'hypertension permanente où chaque intervention peut être la dernière. Le génie du film réside dans sa capacité à traduire viscéralement l'expérience de la guerre moderne urbaine : la menace invisible et omniprésente, l'impossibilité de distinguer ami et ennemi dans une foule, la technologie létale dissimulée dans le banal. À travers le personnage du sergent William James, interprété magistralement par Jeremy Renner, Bigelow explore un thème central des guerres contemporaines : l'addiction à l'adrénaline et l'inadaptation des soldats au retour à la vie civile. Le film évite tout discours politique explicite sur la légitimité de la guerre en Irak pour se concentrer sur l'expérience sensorielle et psychologique du combat, rendant ainsi compte d'une réalité que les débats géopolitiques peinent souvent à saisir. Sa caméra nerveuse, portée à l'épaule, son montage haletant et son refus de l'héroïsme hollywoodien traditionnel en font un document cinématographique essentiel pour comprendre comment le XXIe siècle a transformé non seulement la nature de la guerre, mais aussi notre façon de la représenter.

Oleksandr GIMANOV/AFP

FAIRE UN DON

Flashez ce QR code pour être redirigé vers la page HelloAsso de l'ONG Elisecare

Nous contacter

Tel : 0181696711

Facebook : Elise Care

Instagram : @elisecareong

LinkedIn : Elisecare

Twitter : @ElisecareOng

www.elisecare.org

contact@elisecare.org

www.helloasso.com/associations/elisecare

Les opinions exprimées dans cette revue n'engagent que leurs auteurs